

QUINTIN

(sortie du 31 mars 2017)

Avec cette visite de Quintin, nous avons le prétexte d'évoquer une période particulièrement active et prospère de notre région Ce que nous allons découvrir et visiter est le fruit de cette période de prospérité exceptionnelle.

Quintin apparaît tôt dans l'histoire mais son emplacement n'est pas ce que nous en connaissons aujourd'hui. Le Quintin des origines était ce qui se nomme toujours le Vieux-Bourg (*Quintonensis en 1163, Kintin en 1330*). Les voies de communication ont joué un grand rôle dans l'établissement de nos vieilles cités. Au début du XIII^e siècle le carrefour des voies gallo-romaines Alet-Carhaix, Coz Yaudet- Blains est privilégié par le premier seigneur connu de Quintin, Geoffroy Boterel qui serait un fils du comte Alain de Goëlo tel il apparaît dans un acte de donation daté de 1234 (Il donne une villa Juikel près de Plouezec, *Geslin de Bourgogne, charte n° 108* et l'article de C.Jeanneau: *L'abbaye de Beauport et son insertion dans le Goëlo*).

D'ailleurs le blason d'Avaugour, *D'argent au chef de gueule*, est bien celui des Botherel de Quintin mais marqué en supplément d'un lambel ce qui indique un cadet de la maison d'Avaugour. Le nom de Quintin a fait couler pas mal d'encre. Etymologies fautives : Quintin viendrait du breton Kitstin = châtaigne ; Quintinus serait le nom d'un général romain fondateur d'un camp romain ; ou encore Quintina serait la cantine de la troupe. Il faut privilégier plus certainement une unité de distance bien attestée par ailleurs : le mille romain ou milliaire de 1478m. Or c'est bien la distance x par 5 du carrefour de voies gallo-romaine au Vieux-Bourg qui se situait sur la voie menant à Carhaix, soit 5 miles = 7,39 km et Quintin c'est *quintam (millarum)*, la cinquième borne depuis Vieux-Bourg. À titre de confirmation, la borne miliare de Plounevez-Quintin donne pour distance à Rostrenen le même chiffre.

Quintin n'a jamais été un camp romain. Le bourg castral a la forme d'un œuf et se forme au XIII^{ème} siècle (Mikael Gendry. *Quintin, genèse et développement d'un bourg castral*, 2012. L'antique *castellum novum* des premiers seigneurs de la ville fut une motte féodale dont le souvenir se perpétue sur le cadastre de la cité, rue du château gaillard et de l'auditoire de justice. Ce n'est plus qu'un souvenir.

Nous avons visité le château actuel de Quintin qui n'a rien à voir avec l'ancien de Geoffroy Boterel. En fait, il y en a deux sur le même domaine. Celui dont nous allons connaître les collections date du XVIII^{ème} siècle. Le second du XVII^{ème} siècle, qui ne fut jamais achevé, doit son grand intérêt au fait qu'il est l'œuvre d'un descendant d'un maître de l'architecture classique, l'architecte Gabriel Androuet du Cerceau 1510-1584, "appelé le plus souvent par son surnom « Du Cerceau », fut à la fois un graveur, un dessinateur, un créateur d'ornements, un inventeur d'architectures réelles ou imaginaires et l'auteur du premier ouvrage consacré aux « plus excellents bâtiments » de la France. Son œuvre immense (1700 gravures, 1200 dessins) n'a pas d'équivalent dans la production graphique de la Renaissance."

Son premier volume des *Plus Excellents Bastiments de France* paraît en 1576 ; il est dédié à la reine- mère Catherine de Médicis, tout comme le second, paru en 1579.

Cette publication eut de multiples résonances chez les architectes, y compris hors de nos frontières (*site Wikipédia*). À la mort de Pierre Lescot, en 1578, il est nommé architecte du Louvre. Son *Troisième livre d'architecture*, publié en 1582, est dédié au roi." "*Du Cerceau a exercé une immense influence sur les architectes grâce à ses nombreuses publications et refusa de se convertir au catholicisme malgré son attachement au roi de France.*"

Revenons à Quintin... La seigneurie de Quintin est importante, elle est constituée de 28 paroisses (10 dans l'évêché de St Briec et 18 dans celui de Cornouaille). convoitée, la ville subit au cours du XVI^{ème} siècle plusieurs

QUINTIN

(sortie du 31 mars 2017)

assauts pendant la guerre de la Ligue. Par succession elle est possédée par les Coligny puis La Trémoille de confession protestante puis achetée au XVII^{ème} siècle par les de la Moussaye également de cette confession. Le nouveau château (à partir de 1645) conçu par Androuet du Cerceau, très certainement issu de cette célèbre famille d'architectes, témoigne de l'ambition de cette famille dont le projet initial, connu par un dessin de l'époque, était un château à deux corps, reliés par des ailes assez courtes. L'étang est creusé à cette époque.



Cette acquisition fut difficile et contestée, les La Moussaye doivent accepter en 1640 des conditions très dures : ne réaliser aucune construction, ne pas résider plus de quinze jours de suite à Quintin et seulement quatre fois l'an, n'établir aucun exercice de la religion prétendue réformée et ne faire aucun prosélytisme. Pourtant le Marquis de La Moussaye obtint d'Anne d'Autriche en 1643, l'autorisation de construire un château et de faire de Quintin leur résidence principale, mais ne parvint pas à faire supprimer les obligations liées à la religion.

Il commence dès 1639, la démolition de tous les éléments de l'ancien château et en 1643, la construction du nouveau château sur le modèle de celui de La Moussaye en Plénée-Jugon. En même temps, furent bâties des écuries, avec logement à l'étage, (ce sera la base du troisième château, celui du XVIII^{ème} siècle).

Grâce au projet d'Eslevation de la vue du chasteau de Quintin (façade ouest qui n'a pas été construite), à la Vue du château de Quintin au début du XVIII^{ème} siècle (*Manuscrit du Président de Robien*), au Plan de 1774 et aux bâtiments qui subsistent au sud et à l'est complétés par les fondations au nord d'un pavillon, il est possible de reconstituer l'ensemble du château du XVII^{ème} siècle et d'avoir une idée précise de son architecture.

Situé en terrasse à l'extrémité du promontoire qui surplombe l'étang et la route, le château à cour fermée, avec ses imposantes murailles conserve aujourd'hui deux côtés seulement, à l'est et au sud, sur les quatre qu'il devait comporter ; ils ont à leur jonction un double et imposant pavillon. L'aspect de l'édifice de six niveaux, avec bossages et toitures séparées, est parfaitement conservé dans ses vestiges actuels. D'une qualité tout à fait exceptionnelle mais malheureusement inachevé, le château de Quintin devait, à l'époque, être le premier et le plus grand château

QUINTIN

(sortie du 31 mars 2017)

classique de Bretagne”.

L'intervention royale, sur plainte de l'évêque de Saint-Brieuc, arrêta le chantier considéré comme une place forte protestante, en contradiction avec des clauses de l'Édit de Nantes. Rappelons la date de la révocation de l'Édit de Nantes, 18 octobre 1685.

En conflit avec l'évêque de St Brieuc, Mme de la Moussaye née Henriette de la Tour-d'Auvergne, personne plutôt vindicative aurait levé la main sur l'évêque, qui fit interrompre les travaux. Ardente calviniste, elle tint des assemblées de réformés dans le château de Quintin et, après leur interdiction

Sur intervention de M^{gr} de La Barde, installa un lieu de prêche en forêt de Quintin, lequel fut à son tour interdit. Perçu comme une menace potentielle, le château de du Cerceau ne fut jamais terminé et c'est bien dommage.

Ce ne furent pas la seule cause, citons : le coût élevé des travaux (200 000 livres en quelques années), les nombreux procès perdus par les de La Moussaye et leur appauvrissement. D'abord ralentis ou suspendus, les travaux s'arrêteront définitivement en 1666, en partie avec l'affaire du soufflet.

Leur fils Henri de La Moussaye n'éprouve aucun intérêt pour Quintin et, surtout, il est endetté. Il vend le Château et la seigneurie en 1681 à son cousin-germain, Guy-Alphonse de Durfort, maréchal de Loge, pour 400 000 livres.” L'on réaménagea les communs en Château au XVIII^{ème} siècle.



La Maison Uzille, XVI^{ème} siècle (cl Jean-Paul Le Buhan)

L'activité toilière :

Quintin s'est essentiellement développée, aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, grâce au tissage et au négoce des toiles de lin, enrichissant des familles de négociants. C'est l'âge d'or des toiles dites « de Bretagne » exportées jusqu'en Amérique espagnole par St Malo via Cadix, mais le déclin vint avec la Révolution française le coton concurrençant peu à peu le lin. Cette période nous vaut un très riche patrimoine que nous allons visiter.

A lire et relire, les ouvrages de Mr Jean Martin : **"La Manufacture des toiles "Bretagne" : 1670- 1830"**, thèse

Jean-Paul LE BUHAN

QUINTIN

(sortie du 31 mars 2017)

d'histoire, université de Brest, 1996. *Toiles de Bretagne : la manufacture de Quintin, Uzel et Loudéac : 1670-1830*, Rennes, 1998. "L'artisanat textile se développe dans la région il est pratiqué par les paysans et les journaliers qui tissent à domicile, pendant l'hiver. C'est une activité subsidiaire mais cependant elle représente une part importante des revenus des paysans pauvres... D'ailleurs, au XVIII^{ème} siècle, ne disait-on pas, à Quintin : "qui n'a pas de lin, n'a pas de pain." En effet, toute la famille participe à la fabrication de la toile, depuis la culture du lin jusqu'au tissage.

La fabrique des Bretaignes : La fabrication des toiles de lin dites "Bretaignes" se concentre dans un triangle Quintin-Moncontour-Loudéac. Ces toiles, beaucoup plus fines, sont utilisées pour fabriquer les vêtements et la lingerie de luxe (coiffes, manchettes... pour les plus fines, chemises, mouchoirs pour les autres), ainsi que des toiles à tamis. Cet artisanat est déjà prospère au XVI^{ème} siècle.

Cependant le manque de réglementation sur les dimensions ou la qualité - ou son non-respect - attire quelques difficultés aux marchands, notamment à Guingamp vers 1630. Plusieurs règlements sont ainsi élaborés entre 1676 et 1736, sous forme de lettres patentes royales "portant règlement pour la fabrique des toiles de Quintin, Morlaix et autres villes de Bretagne".

Le pouvoir royal crée également les "registres de marques" servant à l'inscription et à l'identification de tous les tisserands qui doivent apposer leur marque sur leur production. La principale destination de ces toiles est l'Espagne et ses colonies d'Amérique. On estime que les "Bretaignes" ont rapporté, en 1686, 3 750 000 livres pour 4 215 balles livrées, alors que les "Crées" de Morlaix, par exemple, n'ont pas dépassé 1 420 000 livres. **C'est donc la plus importante production toilière de Bretagne.**



Métier à tisser, maison des tisserands de Quintin (cl Jean-Paul Le BUHAN)

En 1712, on dénombre 600 métiers à tisser à Quintin, une centaine à Uzel et environ 50 à Loudéac, mais il ne faut pas oublier les centaines d'ateliers domestiques dispersés dans les campagnes : environ 3500 recensés en 1763. Un contemporain a estimé que cet artisanat faisait vivre 35 000 personnes, hommes, femmes et enfants sur un territoire de 40 paroisses situées au sud de l'évêché de Saint-Brieuc.

De nombreuses étapes de traitement sont nécessaires entre le lin sur pied et l'embarquement des balles de

QUINTIN

(sortie du 31 mars 2017)

toile blanche à Saint-Malo, Morlaix ou Nantes. La graine est achetée dans les pays du nord de l'Europe puis ensemencée. Le lin cultivé dans le Trégor est réputé pour sa beauté et sa souplesse. Récolté en été, on commence par séparer la graine de la tige de lin, puis on lui fait subir un "rouissage" c'est à dire une fermentation dans l'eau qui a pour effet de détacher la fibre textile du reste de la plante. Après séchage, le lin est teillé, autrement dit, broyé, afin d'assouplir les fibres et d'en enlever la gomme. Les ballots de lin sont ensuite acheminés jusqu'aux fabriques où ils sont filés par les femmes puis tissés par les hommes. Les pièces fabriquées mesurent au moins 5 aunes (l'aune vaut 1,35 mètre) jusqu'à 55 aunes maximum. Elles sont de trois quart ou de petite laize,

C'est-à-dire de 35 ou 25 pouces de laize (large). Le tisserand se rend ensuite au marché le plus proche pour négocier sa toile. Plusieurs centaines de tisserands se retrouvent pour faire estampiller leur toile au bureau de marque et trouver un acheteur parmi les trois ou quatre cents marchands de la région. Ce commerce est à la base de la prospérité des villes de Moncontour, Quintin, Uzel dont les belles demeures témoignent encore aujourd'hui de l'aisance matérielle des marchands de toiles du XVIII^{ème} siècle. **Ces villes sont alors comparables à Saint-Brieuc sur le plan fiscal.**

Le blanchiment des toiles. C'est une opération qui dure de 2 à 4 mois. "Parmi les nombreuses étapes de fabrication des toiles, certaines nécessitaient de l'eau comme le *rouissage*, ou le blanchiment des toiles. Des lavoirs étaient installés en bordure des rivières, ou bien alimentés par une source ou une fontaine. Ils étaient de forme quadrangulaire, construits en blocs de granit, et couverts par une toiture d'ardoise sur une charpente assemblée à des poteaux de bois. Les lavoirs, ou *doués*, étaient généralement de grands rectangles creusés dans le sol, réalisés en dalles de schistes ou palisses, et souvent regroupés par deux ou trois. Ils étaient alimentés par une fontaine et s'évacuaient dans la campagne. Le blanchiment des toiles passait par différentes étapes, dont certaines renouvelées plusieurs fois : les toiles étaient immergées dans des cuves en bois où elles macéraient trois à quatre semaines dans un mélange d'eau et de farine de seigle ou de blé noir, afin de libérer les toiles des impuretés naturelles. Puis elles étaient rincées et battues dans des *doués*. Elles étaient ensuite mises dans les cuves avec de la cendre de bois et recouvertes d'eau bouillante, pour être *lessivées*, avant d'être lavées puis séchées dans les prés sur une aire de séchage appelée *étendoué*. Pour finir, on les trempait dans des cuves appelées *empois*, avec un mélange d'amidon et de bleu d'azur, ce qui leur donnait cette blancheur réputée, puis étendues de nouveau sur l'étandoué (*site ville de Quintin*).

Commercialisation, exportation

Les toiles empesées sont prêtes à être empaquetées en balles. Les marchands accompagnent habituellement leur marchandise jusqu'au port d'embarquement, le plus fréquenté qui concentre environ 80 % du trafic ; St Malo. Ils remettent des échantillons à des courtiers qui se chargent, moyennant une commission de six livres par balle, de revendre la toile aux négociants. Le rôle des marchands s'arrête là ; peu d'entre eux prennent le risque d'armer un navire à leur compte, laissant cette tâche aux grands négociants et armateurs malouins.

Les guerres de Louis XIV provoquent le déclin de cette industrie ; bien que l'exportation vers l'Espagne reprenne après 1713, la concurrence allemande et anglaise provoque une crise dont l'industrie toilière bretonne ne se relèvera pas. Entre 1779 et 1836, les neuf cantons vivant de cette industrie dans le "triangle de la toile " perdent 30 000 habitants. Le tissage des toiles de lin sur des métiers à bras continue jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, mais de manière très affaiblie. Le teillage hydraulique du lin perdure jusque dans les années 1950, dans le Trégor, le long du Léguer, du Jaudy et du Trieux. Ils représentent encore 6 300 cultivateurs et 4 300 hectares ensemencés, procurant un travail saisonnier à 2100 ouvriers... ”

QUINTIN

(sortie du 31 mars 2017)

Une aristocratie bourgeoise



“Les familles de marchands deviendront la nouvelle bourgeoisie de « marchands toiliers ». Ces marchands se chargeaient d’acheminer les toiles vers le port de Saint-Malo. Ils bâtirent de grandes maisons, en prenant leurs références dans cette ville portuaire, où les armateurs, ayant fait fortune avec le commerce des mers du Sud et le contrôle de la Compagnie des Indes, avaient construit des maisons de plaisance, *les malouinières*, à partir du milieu du XVII^{ème} siècle.

Ces nouvelles demeures seront de grandes dimensions, pour traduire la richesse et la puissance de leur propriétaire. Elles seront bâties dans le centre de l’ancien bourg en s’adaptant au parcellaire médiéval, ou au-delà, vers l’Ouest, entre la place du Martray et la rue Saint-Thurian, ou vers le Nord, rue des Degrés.

1722 : Hôtel Digaultray des Landes, rue Saint-Thurian

1740 : Hôtel Digaultray du Vivier (actuel Hôtel de Ville)

1750 : 16, rue du Jeu-de-Paume, maison Olitreau de Calagan

1759 : Hôtel rue Saint-Thurian - 1759 : Hôtel Le Texier de Clévery, rue des degrés

1760 : Hôtel Videlou-Cuerville, au 8, rue Saint-Yves

Hôtels Grande Rue : entre 1763 et 1765, - Hôtels rue du Lin - Hôtel place de la République (La Poste actuelle).”